

A propos de *sympathies*, nous devons en demander de toutes spéciales pour M. Irénée Cochet. Ses amis ont été étonnés et affligés de son long silence. Il nous écrivait cependant. Il a pu nous faire parvenir une lettre où nous avons lu ce qui suit :

« Béthesda, 25 août. — Je vois avec tristesse par le *Journal des Missions* que mes lettres ne vous sont pas parvenues, car il en est deux au moins que vous auriez communiquées à vos lecteurs, attendu qu'elles concernaient l'état de l'œuvre dans ma station. Je ne reçois rien de M. et madame Mabile, et cependant leur réputation de bons correspondants est bien établie. Dans le courant de ce mois-ci, des lettres me sont arrivées tout ouvertes; j'en ai reçu dont la date remontait à plus de six mois. »

Il faut plaindre notre ami. Evidemment il a été victime de la malveillance de quelque agent de la poste coloniale. La perte des deux lettres dont il parle est d'autant plus regrettable pour nous qu'elles eussent contribué à nous soutenir pendant la lutte, l'œuvre du Seigneur s'étant continuée sans interruption à Béthesda.



M. GERMOND AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS
ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Thabana-Moréna, le 25 août 1831.

Messieurs et honorés frères,

Il faut pourtant que je vous écrive. Voici des mois que je m'y exhorte. Plus d'une fois j'ai pris la plume, mais pour la laisser retomber. Les uns éprouvent du soulagement à parler de leurs épreuves, les autres craignent de raviver leurs blessures et préfèrent courber la tête en silence devant les

grandes leçons que le Seigneur leur donne. J'en ai reçu plusieurs durant cette année. La mort de ma chère femme, la maladie de mon fils, la guerre, la désorganisation complète de mon œuvre : une épreuve a suivi l'autre. Toutefois, quand le Seigneur frappe, ce n'est jamais qued'une main. De l'autre, il relève et console. L'école a été dure, mais je ne saurais m'en plaindre. J'avais tant de choses à apprendre. Il est saint, mais il est bon.

Voici une année que la mère de famille nous a quittés. Le vide qu'elle a laissé est bien grand. Plus le temps s'écoule, plus nous sentons la perte que nous avons faite. Il y a des heures où je me sens bien isolé, bien fatigué. La question de savoir comment je pourrai élever mes enfants me préoccupe aussi. Jusqu'ici, toutefois, le Seigneur y a pourvu, et comme il promet de prendre soin des orphelins, j'aurais grand tort si je me faisais des soucis. Grâce à notre chère Sara, cette jeune fille que nous avons amenée avec nous il y a huit ans, j'ai pu rester à mon poste dans ces temps difficiles. Si elle n'avait pas été près de nous, je n'aurais eu d'autre alternative, après la mort de ma femme, que de retourner en Europe au plus vite. Il m'eût été impossible de rester seul ici avec quatre enfants, dont l'aîné est infirme. Notre fille adoptive ne s'est pas épargné la peine. Je crains seulement qu'elle n'ait abusé de ses forces. Elle est souffrante depuis quelques mois, et cela m'inquiète.

La guerre est finie, mais si nous avons la paix, ce n'est pas encore la paix blanche, comme disent les Bassoutos. Les amis d'Europe qui nous ont envoyé leurs félicitations il y a quatre mois, se sont un peu trop pressés. Ils ont oublié que, si en Europe tout marche à la vapeur, ici en Afrique tout chemine à l'allure des bœufs. Le nouveau ministère des affaires indigènes est dans le pays depuis deux mois, mais, bien qu'il soit animé des meilleures dispositions et qu'il élève fort haut la branche d'olivier, les choses ont de la peine à rentrer dans l'ordre. Cette guerre injuste a fait un mal

affreux. Dix années de paix n'effaceront pas les traces qu'elle aura laissées. Bien des Bassoutos sont devenus indifférents, sceptiques. Ils ne croient plus à la civilisation, ni à l'instruction, ni à l'Angleterre, ni même, dirait-on, aux promesses de l'Évangile. « En arrière ! crient les uns, toutes ces nouveautés finiront par ruiner la tribu. » — « Non, répondent les autres, nous ne devons pas reculer » ; mais c'est avec l'accent du découragement qu'ils le disent. Au lieu d'agir, ils regardent couler l'eau. Les missionnaires sont personnellement bien vus, je dirais même qu'ils n'ont jamais été plus populaires, bien qu'ils aient fortement blâmé le soulèvement. L'heure du danger étant venue, ils sont demeurés à leur poste et on leur en sait gré ; ils n'en ont pas moins des années de pénible labeur en perspective. L'atmosphère est lourde, nous voyons de bien sombres nuages à l'horizon. Le Seigneur a cependant fait tant de miracles en faveur de cette mission du Lessouto qu'un miracle de plus ne coûtera rien à sa miséricorde.

La station de Thabana-Morèna a été épargnée ; nous avons cependant vu la guerre de près. Je n'oublierai pas cette réunion de catéchumènes qui fut brusquement interrompue par le cri : « Sauvez-vous, on brûle les villages autour de Siloé ! » La montagne qui s'élève en face de nous a été le théâtre de combats acharnés. Un certain dimanche, chacune de mes paroles était appuyée d'un coup de canon. C'est une rude tâche, je vous l'assure, que d'avoir à prêcher à un auditoire inquiet, dont les regards vont sans cesse des fenêtres à la porte. Sitôt que les services étaient achevés, l'auditoire reprenait le chemin des montagnes et nous restions à peu près seuls, mais on s'était fait du bien sous le regard du Seigneur. Nos amis Maeder, Dieterlen, Marzoff n'ont pas eu cette consolation.

De mes annexes, six sur huit ont dû être abandonnées, étant trop près de la frontière. Les fugitifs commencèrent à revenir, mais ils n'ont pas l'air de se hâter. Les bâtiments

sont encore debout, toutefois les portes enfoncées, les fenêtres arrachées témoignent que des maraudeurs bassoutos ont passé par là. Peu de ruines matérielles en somme, mais bien des ruines morales. On doit s'en affliger, mais on ne saurait s'en étonner. Les rancunes, la méfiance, l'orgueil du succès troublent encore les esprits. Ils se calmeront peu à peu et Dieu, nous pouvons l'espérer, fera alors entendre ce son doux et subtil à l'ouïe duquel le prophète se voilait la face. D'ici là, nous aurons à travailler et à posséder nos âmes par la patience.

Bien que les gens de Thabana-Morèna et Siloé aient été exposés autant que d'autres dans la lutte, nous n'avons que peu de deuils à enregistrer. Quatre membres de l'Eglise sont tombés, et de ce nombre une chère jeune fille, sous-maîtresse à l'école de Thabana-Morèna. Son père s'étant rangé du côté du gouvernement, il avait dû fuir avec les siens, abandonnant tout ce qu'il possédait. Lorsque après l'ensevelissement de ma femme à Morija, je reprenais avec mes enfants le chemin de notre station, cette chère Junie accourut et vint me serrer la main toute en pleurs. Huit jours après, elle tombait frappée d'une balle au front, alors qu'elle cherchait à s'enfuir loin du combat. Je n'ai pas revu ses vieux parents, dont elle était la joie. Sang, larmes, tout cela ne pèse guère dans la balance des puissants de ce monde. Ils ont la leur, Dieu a la sienne.

Un souvenir de jeunesse pour terminer cette lettre. Il y a longtemps de cela, quelque vingt-cinq ans, alors que j'étais encore étudiant à Lausanne, on me donna pour texte à traiter : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix et me suive. » Je fis, paraît-il, un beau sermon, car mes professeurs ne me donnèrent que des éloges. Il m'arriva de le prêcher dans une paroisse de campagne. A ma descente de chaire, le digne pasteur que j'avais remplacé me serra la main, puis ajouta : « Vous nous avez dit d'excellentes choses, si excellentes que je me demande comment vous pouvez les savoir. Vous êtes trop jeune pour les avoir pui-

sées dans votre expérience, ce doit être par intuition, oui, par intuition, grâce au milieu dans lequel vous avez grandi. »

Ce compliment, je vous l'avoue, ne fut qu'à moitié de mon goût, mais que ce brave pasteur avait raison, qu'il avait raison ! Je le sens aujourd'hui : autre chose est de prêcher, même éloquemment, sur les croix, autre chose est de les porter... mais *ubi crux, ibi lux*.

Recevez, Messieurs et honorés frères, mes salutations affectueuses.

P. GERMOND.

NOUVELLES DE LA STATION D'HERMON

Hermon, le 17 août 1880.

... Du côté d'Hermon, le désert s'anime, les fugitifs commencent à reparaître dans leurs villages en ruines. De petites colonnes de fumée montent vers le ciel un peu de tous côtés ; deux familles sont arrivées vendredi, avec une partie de leurs provisions ; hier, c'était un troupeau de moutons et quelques têtes de gros bétail avec leurs braves petits bergers ; ce sont mes élèves de l'école du soir qui viennent me serrer la main en souriant...

Le village change donc peu à peu de figure, et nos maisons, la vieille et la nouvelle église sont pleines de gens qui y campent tant bien que mal. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est très agréable pour nous ; nous sommes un peu à l'étroit, l'éternel caquet des femmes et les grosses voix des jeunes hommes sont parfois un peu fatigants, on nous met en réquisition plus que nous n'aimerions, mais que faire ? Du moment que ces gens viennent chez nous, chez leur missionnaire, et ont confiance en nous, il nous faut passer par-dessus